Préface

Après plus de cinquante ans consacrés à traduire, étudier, enseigner, prêcher le Nouveau Testament, et écrire sur des sujets qui s'y rapportent, je pensais avoir assez bien identifié et compris toutes ses vérités, notamment dans le domaine de la théologie néotestamentaire de l'Évangile. D'ailleurs, depuis *L'Évangile selon Jésus*, *Ashamed of the Gospel [Honteux de l'Évangile], Hard to Believe [Dur à croire] et La guerre pour la vérité*, jusqu'aux innombrables sermons et articles publiés au fil des ans, mon souci majeur et constant en écrivant était d'exposer clairement l'Évangile. Pourtant, en dépit de tous mes efforts et ma profonde vision d'ensemble, une vérité qui imprègne le Nouveau Testament et qui demeure fondamentale dans les Évangiles m'échappait encore ainsi qu'à la plupart des autres.

Ce n'est qu'au printemps 2007, lors d'un vol de nuit vers Londres, que la lecture de l'ouvrage *Esclave du Christ*, de Murray J. Harris, me permit de comprendre l'existence d'une sorte de complot de la part des traducteurs anglais et français du Nouveau Testament qui, depuis des siècles, ont obscurci une révélation précieuse, importante et lumineuse du Saint-Esprit. Cette dissimulation était incontestablement involontaire, du moins au début. Elle a cependant eu des répercussions extrêmement graves.

Une dissimulation dans les traductions récentes du Nouveau Testament ? Était-ce vrai ? Pour quelles raisons ? Et avec quelles conséquences ? Personne ne s'en était-il rendu compte avant Harris en 1999 ?

Il ne me fallut pas longtemps pour découvrir une autre personne qui était bien au courant, à savoir Edwin Yamauchi, grâce à son article intitulé « esclaves de Dieu », publié dans son *Bulletin of the Evangelical Theological Society*, 1966. Pourquoi son travail n'avait-il suscité aucune réaction ? Et comment se fait-il qu'une vérité, si essentiellement liée non seulement à une traduction fidèle mais également à l'enseignement néotestamentaire concernant notre relation avec Christ, ait pu être intentionnellement masquée et la dissimulation ignorée ?

Dans mes voyages à travers le monde, j'ai découvert que beaucoup d'autres traducteurs du Nouveau Testament dans des langues très répandues avaient emboîté le pas aux versions anglaises, maintenant ainsi le camouflage. Il y a cependant des gens qui ont correctement traduit le terme. Cette révélation n'est donc pas cachée à mes frères chrétiens de pays comme la Russie, la Roumanie, l'Indonésie et les Philippines. Pourquoi les versions anglaises ont-elles voilé cette vérité ?

Je n'ai aucun doute que cette dissimulation perpétuelle d'un élément aussi essentiel de la révélation néotestamentaire y est pour beaucoup dans la confusion qui marque l'enseignement et la pratique évangéliques. Je me demande même si ce n'est pas la raison profonde qui m'a poussé à écrire autant de livres pour clarifier l'Évangile. Si cette réalité avait été connue, mes livres auraient-ils tous été nécessaires ?

En commençant à approfondir en vue de découvrir cette perle enfouie de l'Évangile, son éclat radieux a commencé à façonner ma pensée et ma prédication. Chaque fois que j'abordais ce sujet, et en quelque lieu que ce soit, il provoquait la même réaction : un émerveillement prodigieux.

À cette même période, j'avais été sollicité pour écrire un livre sur les « doctrines de la grâce » qui soit fidèle à l'esprit des réformateurs. Un tel ouvrage était-il vraiment nécessaire ? Qui pouvait faire mieux que Calvin, Luther, les puritains anglais, Edwards ou Spurgeon ? Certainement pas moi. Je ne pouvais espérer ajouter quoi que ce soit aux œuvres explicites, complètes et permanentes des théologiens passés et présents sur les thèmes de l'Évangile. Je m'efforçai donc de trouver une raison d'écrire quelque chose de nouveau, compte tenu de ce qui avait déjà été publié.

Jusqu'à ce que je me rende compte de la vérité dissimulée.

Tous les nobles théologiens de la riche tradition réformée de la vérité évangélique ont abordé ce sujet, mais aucun n'a exposé ce joyau caché dans la pleine lumière.

D'où ce livre. Je prie pour qu'en le lisant, vous découvriez les richesses de votre salut sous un jour radicalement nouveau.

– John MacArthur

1

Un mot dont le sens a été dissimulé

« Je suis chrétien. »

Debout devant le légat romain, le jeune homme n'ajoute rien d'autre, alors que sa vie est en jeu. Ses accusateurs le pressent à nouveau, espérant lui faire dire ce qu'il ne faut pas ou le forcer à abjurer. Mais chaque fois, il donne la même réponse brève : « Je suis chrétien. »

L'action se déroule au milieu du IIe siècle sous le règne de l'empereur Marc Aurèle[1]. Le christianisme est alors illégal et les croyants à travers tout l'Empire romain sont sous la menace de l'emprisonnement, de la torture ou de la mort. La persécution est particulièrement virulente en Europe du sud. C'est là que Sanctus, un diacre de Vienne, au sud de Lyon, est arrêté et traduit devant les tribunaux. Le légat et les bourreaux invitent sans cesse le jeune homme à renoncer à sa foi. Mais sa détermination reste ferme et entière. « Je suis chrétien. »

1. Marc Aurèle régna de 161 à 180 de notre ère. La violente persécution décrite ici eut vraisemblablement lieu aux environs de l'an 177.

Quelle que soit la question posée, il donne immuablement la même réponse. D'après Eusèbe, l'ancien historien de l'Église, Sanctus « soutint leurs assauts avec une telle fermeté qu'il ne déclara ni son propre nom, ni celui de sa nation, ni celui de la cité dont il était originaire, ni s'il était esclave ou homme libre. À toutes les questions, il répondait en latin : "Je suis chrétien[2]" ».

Finalement, devant l'évidence qu'il ne dira rien d'autre, il est condamné à la torture et à une mort en public dans un amphithéâtre. Le jour de l'exécution, il doit subir la série de coups en usage dans ces cas-là, être traîné par les bêtes et attaché à la chaise de fer chauffée à blanc sur laquelle son corps en se consumant dégage l'odeur de la graisse. Pendant tout ce temps, ses accusateurs tentent de le briser, convaincus que sa résistance finira bien par céder sous les souffrances du châtiment. Eusèbe poursuit : « ils n'entendirent de la bouche de Sanctus rien d'autre que les mots de la confession de foi qu'il avait pris l'habitude de prononcer depuis le début[3] ». Les paroles du mourant attestent un engagement sans faille. Pendant tout son procès, il n'a qu'un cri de ralliement : « Je suis chrétien. »

Pour Sanctus, son identité tout entière – son nom, sa citoyenneté et son statut social – se trouve en Jésus-Christ. Il ne peut donc exister de meilleure réponse aux questions qui lui sont posées. Il est *chrétien* et cette qualification dit tout de lui.

La même perspective sera le sort d'innombrables chrétiens de l'Église primitive. Elle alimentera leur témoignage, fortifiera leur résolution et confondra leurs adversaires. Lorsqu'ils seront arrêtés, ces valeureux croyants répondront avec le même aplomb que Sanctus par une affirmation succincte de leur loyauté à Christ. Comme l'explique un historien à propos des premiers martyrs :

2. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, Sagesse chrétienne, Cerf, 2003, V.1.20.
3. Eusèbe, V.1.39.

> À toutes les questions les concernant, ils donnaient la réponse brève, mais complète : « Je suis chrétien. » Ils plongeaient sans cesse leurs juges dans une grande perplexité par la pertinence avec laquelle ils s'en tenaient à cette brève confession de foi. La question avait beau être répétée : « Qui êtes-vous ? », la réponse était toujours la même : « Je vous ai déjà dit que je suis chrétien ; celui qui parle ainsi a indiqué son pays, sa famille, sa profession et tout le reste[4].

Toute leur existence se résumait à suivre Jésus-Christ[5]. Au moment où la vie elle-même était en jeu, rien d'autre que l'identification à Lui ne comptait.

Pour ces croyants fidèles, le nom « chrétien » était bien plus qu'une simple étiquette religieuse générale. Il définissait tout ce qui les concernait, notamment leur façon de se voir eux-mêmes et de voir le monde autour d'eux. Le qualificatif soulignait leur amour pour un Messie crucifié ainsi que leur désir de le suivre à n'importe quel prix. Il indiquait la transformation complète que Dieu avait opérée dans leurs cœurs et attestait qu'ils avaient été entièrement renouvelés en lui. Ils étaient morts à leur ancienne façon de vivre et nés de nouveau dans la famille de Dieu. Le vocable *chrétien* n'était pas simplement un titre, mais témoignait d'une façon de penser radicalement nouvelle – avec de grandes conséquences sur leur façon de vivre – et finalement leur façon de mourir.

---

4. J. Spencer Northcote, *Epitaphs of the Catacombs or Christian Inscriptions in Rome During the First Four Centuries*, Londres, Longman & Green, 1878, réimpression Whitefish, MT, Kessinger Publishing, 2007, p. 139.

5. Telle fut l'attitude d'Ignace, un pasteur d'Antioche et disciple de l'apôtre Jean. Peu avant sa condamnation à mort à Rome (vers l'an 110), Ignace écrivit : « … que l'on puisse me dire chrétien, mais surtout me voir l'être. Car si je le suis de fait, je mériterai ce nom… Feu, croix, meute de fauves, lacérations, écartèlements, os disloqués, membres arrachés, corps broyé, que les plus cruels supplices du diable m'accablent, je ne veux qu'atteindre Jésus-Christ. » *Ignace, Les Pères apostoliques*, Édition du Seuil, 1980, « Lettre aux Romains » III.2 ; V.3.